

lé du temps, de la récolte, de l'espèce d'hiver qu'on pourrait avoir; enfin, après avoir épuisé ces sujets inévitables d'entretien, je fis à mes interlocuteurs quelques questions sur la politique, car au fond c'était bien là l'objet véritable de ma visite. Hélas, mademoiselle, je découvris bientôt que ces braves gens n'étaient guère au fait des questions importantes qui devraient attirer l'attention publique. Croiriez-vous que quand j'entamai les sujets de Manitoba et du Pacifique afin de connaître leur idée là-dessus ils me demandèrent si c'étaient des chevaux de carosse ou des trotteurs! Ils n'en avaient entendu parler, disaient-ils, qu'à travers les branches et sans trop savoir ce dont il s'agissait. Et pourtant ces hommes-là n'étaient point dépourvus d'intelligence sur tout ce qui a rapport à leurs vocations respectives; mais en dehors de cela j'ai pu m'apercevoir qu'ils n'allaient point au delà.

Jacqueline.—C'est signe qu'ils ne sont pas de nos gens, car s'ils fréquentaient mon frère ils en auraient du Pacifique et de l'autre affaire par dessus les oreilles. Je sais bien que quant à moi ça commence à m'agacer les nerfs. Comme si l'on ne pouvait pas parler d'autre chose!

De Grosmont.—Je crus m'apercevoir, pourtant, d'après les questions que je lui fis, que sous quelques rapports, il y avait progrès; que l'éducation primaire commençait à se répandre plus qu'autrefois; que la plupart des jeunes gens et toutes les femmes savent lire, écrire, chiffrer; mais qu'une fois ces connaissances préliminaires acquises ou en perdait bientôt le fruit faute d'exercice. Je demandai quels livres on lisait habituellement et ne reçus que des réponses d'un vague désespérant; quand j'abordai le sujet des journaux, oh! alors, je vis que j'inspirais une véritable terreur. Et pourtant, mademoiselle, la lecture des gazettes, n'est-elle pas le moyen le plus facile, le plus économique, le plus agréable, le plus efficace d'acquérir des connaissances utiles et variées, chacun y apprend certainement des choses dont il peut tirer parti plus ou moins directement dans ses occupations journalières. Puis les nouvelles du dehors nous placent graduellement en communauté d'intérêts ou d'idées avec les autres peuples: c'est ainsi que les préjugés et les antipathies diminuent; et que les joies de l'existence se doublent pour celui qui sait chercher dans la lecture un antidote contre les ennuis de la solitude ou un délas-

sement à la fin d'une journée de travail. Comment veut-on que notre peuple puisse lutter longtemps ou avec avantage contre les populations actives, intelligentes, inquietes, audacieuses qui l'entourent si l'on ne l'aide pas à acquérir cette instruction usuelle et universelle que donne la lecture des journaux bien faits. Et comment peut-on avoir des journaux convenablement conduits si on ne les aide point par une circulation presque gratuite, si on n'en encourage pas la lecture en en faisant connaître les avantages. Nul ne peut être intéressé à maintenir les classes laborieuses dans l'ignorance, car le travail intelligent est, en fin de compte, le plus profitable à tous et l'on ne peut guère avoir de relations avantageuses avec ceux qui s'appauvrissent. La lecture, la lecture, on ne saurait trop insister là-dessus.

Jacqueline.—Je ne dis pas autrement, monsieur de Grosmont; mais je vous assure que quand un homme a labouré ou scié et fendu du bois ou arraché des souches durant le jour! il ne va pas s'arracher les yeux le soir sur un livre ou une gazette.

De Grosmont.—C'est vrai, mademoiselle, mais il peut se reposer et fumer même en écoutant la lecture que peuvent toujours lui faire tour-à-tour quelques uns de ses enfants. Cela fournit des sujets d'entretien et habitue à juger des affaires du pays, des actes des hommes publics, toutes choses qui touchent plus qu'ils ne le peuvent croire à leurs intérêts matériels. Ainsi cette question du Pacifique que vous redoutez tant, est, pour le peuple, de plus d'importance qu'il ne le saurait croire. De la manière dont sera conduit ce grand travail peut dépendre le montant des taxes qu'il faudra payer sur les objets dont tout le monde a besoin, mais que se procurent moins facilement ceux qui travaillent le plus. De là peut provenir une gêne graduelle surtout pour la classe des cultivateurs. Les taxes sur les marchandises et denrées étrangères augmentent le coût de la vie mais n'augmentent pas les récoltes ni le prix des produits de nos terres. Alors nos jeunes gens vont, loin du pays chercher des gages que vous ne pouvez leur payer. Les dépenses du gouvernement s'accroîtront d'une manière alarmante si nos ministres, pour garder le pouvoir séduisent nos représentants, en remplissant inutilement les bureaux publics de leurs créatures.....

Jacqueline.—Ça par exemple c'est scan-